

La jeune fille reprit tristement son ouvrage. De nouvelles larmes roulaient dans ses yeux.

— Ils sont bons, trop bons pour moi, se dit-elle, et ils peuvent croire que je suis une ingratitude. Ah ! s'ils savaient !... Non, certes, je n'irai pas, je ne dois pas y aller. J'ai pris la résolution de ne plus voir Lucien, je ne le verrai plus ; c'est un devoir que j'ai à accomplir envers mes bienfaiteurs.

Elle laissa échapper un profond soupir, essuya ses yeux et se mit à travailler avec une activité fébrile.

Emilienne souffrait, mais était contente d'elle, se sentant forte pour certaines âmes d'élite, il y a dans le sacrifice une sorte de volupté.

Oui, heureuse de ne plus avoir à lutter contre les scrupules de sa conscience, son âme retrouverait peu à peu sa sérénité.

L'heure du dîner arriva et Mme Martinet vint arracher l'ouvrière à son travail.

Emilienne mangeait peu, et c'était en vain que la bonne Catherine s'ingéniait à exciter son appétit par des mets de choix ; la jeune fille la désespérait, tant était grande sa sobriété.

En revanche, Emilienne dormait bien et d'un sommeil tranquille. Souvent, croyant l'entendre, Mme Martinet se levait, entr'ouvrait doucement la porte de la chambre, et voyant qu'elle s'était trompée se retirait en se disant :

— C'est ainsi que doivent dormir les anges.

II.—CŒUR DE JEUNE FILLE

Emilienne n'était pas sortie ce dimanche où, malgré le peu d'espoir qu'on eût de la voir arriver, on l'avait cependant attendue à l'hôtel Villarceau.

Elle avait travaillé une partie de la matinée et passé son après-midi à lire. C'était pour occuper son esprit. Mais elle avait lu distraitemment, ayant souvent les yeux voilés de larmes et oubliant de tourner la page lue. Elle avait beau faire, elle ne s'intéressait pas à ce qu'elle lisait et ne pouvait éloigner sa pensée de Lucien.

— S'il se mariait, se disait-elle, il me semble que je parviendrais vite à l'oublier.

Dans la semaine, Emilienne fut assez tranquille ; plusieurs de ses clientes étaient venues la voir et avaient fait diversion à ses pensées.

Le samedi, à peu près à la même heure où elle avait eu, la semaine précédente, la visite de Mme Delteil un coup de sonnette retentit et la fit sauter.

Était-ce une nouvelle visite de la mère de Lucien ?

Alors elle allait être grondée, Mme Delteil venait certainement pour lui faire des reproches.

Elle tendit anxieusement l'oreille et entendit Mme Martinet s'écrier :

— Ah ! monsieur Lucien Delteil.

— Puis-je voir Mlle Emilienne ? demanda le jeune homme.

— Mais oui, monsieur, elle est là.

La jeune fille était devenue très pâle et il lui sembla que tout se retournait en elle.

C'était, depuis un an, la troisième fois que le jeune ingénieur venait la voir, mais la première fois qu'elle se sentait ainsi troublée ; elle devinait que Lucien n'allait pas s'en tenir comme toujours à de simples et banales paroles de politesse, et elle s'épouvantait de cette visite comme d'un danger auquel elle ne pouvait échapper.

La porte de la chambre s'ouvrit et, sans entrer, Martinet dit :

— Emilienne, c'est M. Lucien Delteil qui vient vous dire bonjour.

Le jeune homme entra. Il était facile de voir qu'il était très ému.

L'ouvrière essaya de se dresser debout, mais ses jambes fléchirent et elle retomba sur son siège. Elle avait rencontré le regard de Lucien, ce regard doux, pénétrant, qui portait le trouble jusqu'au fond de son âme et qui, non moins éloquent que des paroles, disait à la jeune fille combien elle était ardemment aimée.

— M. Lucien, balbutia-t-elle, sans trop savoir ce qu'elle disait, je... suis surprise... je m'attendais si peu...

— Oui, dit-il avec un doux accent de tristesse, vous ne vous attendiez pas à me voir, pardonnez-moi, Mlle Emilienne, de venir ainsi vous surprendre, et dites-moi que ma visite ne vous cause aucun ennui.

— La visite d'un ami est toujours agréable, M. Lucien, répondit-elle.

Et elle lui tendit sa petite main tremblante, qu'il serra doucement et aurait trop longtemps gardée dans la sienne, si Emilienne ne l'eût retirée pour lui indiquer un siège à côté d'elle.

— Ainsi, toujours, toujours à travailler, dit-il en s'asseyant.

— Il le faut bien pour contenter les personnes qui se sont intéressées à moi et me demandent du travail. Je fais en ce moment un ouvrage très pressé et je vous donne la permission de continuer.

C'était un prétexte pour tenir ses yeux baissés et cacher son émotion autant qu'elle le pouvait.

S'efforçant d'affermir sa voix, elle demanda des nouvelles de Mme Villarceau, de Mme Delteil et du docteur.

— Tous vont bien, répondit-il ; seule, maman Villarceau a été un peu souffrante dans les premiers jours de la semaine, mais il n'y paraît plus aujourd'hui.

— Mme Villarceau est rarement indisposée, car grâce à Dieu, elle jouit d'une excellente santé.

— C'est vrai, mais elle n'est plus jeune, et beaucoup de petits soins lui sont nécessaires.

— Ils ne pourront lui manquer, entourée comme elle l'est de tant de sollicitude et d'affection.

— Il faudrait qu'elle n'éprouvât jamais une contrariété.

— Oh ! ce n'est pas de vous, bien sûr, M. Lucien, que Mme Villarceau peut avoir à se plaindre.

— Peut-être vous trompez-vous, Mlle Emilienne.

— Oh ! vous ne me ferez pas croire que Mme Villarceau puisse avoir des contrariétés à cause de vous.

— Et pourtant cela arrive.

— Oh !

— Maman Villarceau m'aime beaucoup, elle m'aime trop.

— Vous ne devez pas vous en plaindre.

— Non, certes. Mais voilà, il faudrait que je fusse toujours gai, toujours content. Malheureusement, j'ai souvent des préoccupations, des tristesses que je ne parviens pas à dissimuler comme je le voudrais ; ma mère et mon père mettent cela sur le compte des difficultés que je rencontre à résoudre quelque problème algébrique ; mais maman Villarceau ne s'y trompe pas, elle devine autre chose, et alors elle s'inquiète.

La jeune fille ne répondit pas ; elle avait compris ; elle devint très rouge et son aiguille n'acheva pas le point commencé.

Après un silence, Lucien reprit :

— Mlle Emilienne, ma mère est venue vous voir samedi dernier ; elle vous a invitée, vous a priée de venir passer la journée du dimanche avec nous ; vous n'avez pas promis, c'est vrai ; mais ma mère espérait que vous viendriez, nous l'espérions tous, et nous vous avons attendue. Pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

— Monsieur Lucien, je n'ai pas pu, répondit-elle d'une voix oppressée.

— Oui, vous n'avez pas pu, vous ne pouvez plus venir à Passy, car on ne vous y voit plus... Si, vous faites encore de loin en loin une visite à l'hôtel Villarceau, pour vous acquitter d'un devoir de politesse envers ma grand-mère et ma mère, mais en ayant bien soin de choisir certaines heures, c'est à-dire quand vous êtes sûre de ne pas me rencontrer.

— Oh ! monsieur Lucien.

— Je vous en prie, ne protestez pas, et surtout ne m'en veuillez pas si je vous parle aujourd'hui avec cette franchise que vous me connaissez.

Eh bien, oui, mademoiselle Emilienne, je vous le répète, dimanche nous espérions vous voir et nous vous avons attendue. Une partie de la matinée j'ai tenu compagnie à maman Villarceau ; j'étais tout joyeux, car je me disais : " Elle va venir." Et comme elle était heureuse de me voir ainsi, ma bonne grand-mère !

À midi, quand on se mit à table, je n'avais déjà plus ma gaieté du matin et ma bouche était muette ; j'avais l'oreille tendue, croyant à chaque instant que j'allais attendre le coup de cloche annonçant votre arrivée. Vain espoir, inutile attente. " Elle peut venir encore," me disais-je lorsqu'en sortant de table on passa au salon ; mais le temps s'écoula lentement, et à trois heures je me dis : " Elle ne viendra pas, c'est un parti pris chez elle de ne plus venir à l'hôtel Villarceau le dimanche parce que j'y suis. " C'était fini, ma journée si bien commencée et qui pouvait être si heureuse était gâtée.

Je fus saisi par un ennui que je ne connaissais pas encore, et jamais je n'avais eu au cœur une tristesse aussi profonde, communiquant je ne sais quelle amertume à toutes mes pensées.

La jeune fille ne travaillait plus ; elle tenait toujours ses yeux baissés, fixés sur ses mains inertes et tremblantes ; les soulèvements de sa poitrine trahissaient la violence de son émotion.

— Écoutez, mademoiselle Emilienne, continua le jeune ingénieur, mes parents s'aperçoivent comme moi que vous vous éloignez de nous ; mon père a peut-être sur les lèvres le mot ingratitude ; ma mère vous soutient encore, cherchant à vous excuser ; ma grand-mère ne dit rien, mais on devine qu'elle n'est pas contente. Quant à moi, je garde le silence, mais je souffre... Ah ! je n'en peux plus douter, c'est moi qui vous chasse de notre maison.

— Monsieur Lucien !...

— Oui, c'est à cause de moi que vous faites de la peine à ma grand-mère, que vous arrivez à faire supposer qu'il y a de l'ingratitude dans votre cœur.

Mais cela ne peut durer plus longtemps, il faut faire cesser une situation également pénible pour vous et pour moi. Dimanche dernier, j'ai pris la résolution d'avoir avec vous une explication franche et loyale. Et puisque vous ne venez plus à l'hôtel Villarceau, il m'a bien fallu venir vous trouver ici.

Mlle Emilienne, vous savez quel respect profond j'ai pour votre personne, quelle est mon admiration pour l'ouvrière dont l'existence est toute entière consacrée au travail et à l'étude ; car, sachez-le, ce grand désir que vous avez de vous instruire, de vous élever au dessus de votre position, n'est pas ce que j'apprécie le moins en vous.

Vous avez la beauté, la grâce, la distinction native ; mais vous avez mieux encore : les qualités du cœur et de l'esprit, qui font de vous une jeune fille incomparable et promettent le bonheur à celui qui vous serez un jour la compagne aimée, adorée.

— M. Lucien, dit Emilienne d'une voix assourdie, pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Parce que je n'ai pas à vous tenir aujourd'hui un autre langage. Que de fois, dans la crainte de troubler la sérénité de vos pensées, j'ai retenu des paroles qui de mon cœur montaient à mes lèvres ! Mais ce que je ne disais point, ce que je ne croyais pas devoir vous dire encore, vous le lisiez dans mes regards. Ce n'est donc pas le secret de mon cœur que je viens vous révéler, puisque vous le connaissez depuis longtemps. Mlle Emilienne vous avez deviné mes pensées comme j'ai deviné les vôtres.

— M. Lucien ! s'écria-t-elle comme effrayée, arrêtez-vous !

— Pourquoi donc ? Vous n'avez qu'un seul moyen de me fermer la bouche, c'est de me dire : Vous vous êtes trompé, je ne vous aime pas !